Par-delà l'intersectionnalité

Par Lise Vogel



Nous republions un article de Lise Vogel initialement paru dans le numéro 82-2 de la revue marxiste Science & Society en 2018, où cette théoricienne du féminisme marxiste aborde les apories des appropriations militantes de l'intersectionnalité et plaide pour une analyse unitaire de la réalité sociale. La perspective matérialiste de la théorie de la reproduction sociale dont elle est l'un des fers de lance permet de dépasser des catégories essentialisées : en se concentrant sur les relations entre les conditions formelles de possibilité et les causes historiques d'effectivité, plutôt que de postuler des facteurs logiquement indépendants existant côte à côte (par exemple, le patriarcat et le capitalisme, dont la superposition – ou intersection – devrait a posteriori être expliquée), elle analyse le développement historique de l'ensemble des rapports sociaux assurant la reproduction sociale de la société capitaliste, et donc des concepts qui les représentent.

Dans cet article, j'examine la généalogie de l'"intersectionnalité". Plus précisément, je me penche sur l'histoire de la conceptualisation de la "diversité" comme consistant en l'interaction de multiples "catégories de différences sociales", par exemple la race, la classe, le sexe, etc.[1].

L'"intersectionnalité" s'avère n'être qu'un des nombreux concepts attrayants, mais défectueux déployés au cours des 80 dernières années pour représenter une telle hétérogénéité. Je conclurai par quelques suggestions visant à développer une approche plus adéquate de la conceptualisation de la "diversité".

Le récit standard

Les universitaires féministes noires ont inventé la notion d'"intersectionnalité" à la fin des années 1980. Elle est ensuite devenue la manière dominante de conceptualiser la "diversité" dans les universités et au-delà. Voici, tirée de Wikipédia, une introduction typique à la notion d'intersectionnalité :

L'intersectionnalité (ou *théorie intersectionnelle*) est un terme inventé en 1989 par Kimberlé Williams Crenshaw, militante américaine des droits civiques et éminente spécialiste de la théorie critique de la race. Il s'agit de l'étude des identités sociales qui se chevauchent ou s'entrecroisent et des systèmes d'oppression, de domination ou de discrimination qui y sont liés. L'intersectionnalité est l'idée que des identités multiples se croisent pour créer un tout différent des identités qui le composent. Ces identités qui peuvent se croiser comprennent le sexe, la race, la classe sociale, l'ethnie, la nationalité, l'orientation sexuelle, la religion, l'âge, le handicap mental, le handicap physique, la maladie mentale et la maladie physique, ainsi que d'autres formes d'identité. Ces aspects de l'identité ne sont pas "des entités unitaires et mutuellement exclusives, mais plutôt des phénomènes qui se construisent réciproquement". La théorie propose de considérer chaque élément ou trait d'une personne comme inextricablement lié à tous les autres éléments afin de comprendre pleinement l'identité d'une personne.

Ce cadre peut être utilisé pour comprendre comment l'injustice systémique et l'inégalité sociale se produisent sur une base multidimensionnelle. L'intersectionnalité soutient que les conceptualisations classiques de l'oppression au sein de la société - telles que le racisme, le sexisme, le classisme, le capacitisme, l'homophobie, la transphobie, la xénophobie et le sectarisme fondé sur les croyances - n'agissent pas indépendamment l'une de l'autre. Au contraire, ces formes d'oppression sont interdépendantes, créant un système d'oppression qui reflète l'"intersection" de multiples formes de discrimination. ("Intersectionalité", 2017, consulté le 4 mars 2017).

Ainsi, le cadre intersectionnel est censé pouvoir traiter à la fois de l'identité personnelle et des questions structurelles de privilèges, d'oppression et de justice.

L'invention du concept d'intersectionnalité s'est produite dans le contexte d'une expansion massive d'un nouveau domaine académique, les études féminines. En cours de route, un récit quelque peu mythologique du développement du féminisme de la deuxième vague s'est imposé. Selon ce récit, le féminisme de la deuxième vague est apparu dans les années 1960 et 1970 comme un phénomène monolithique de la classe moyenne blanche qui ignorait la "race" et la classe. Ce n'est que dans les années 1980, lorsque les femmes noires sont entrées dans les universités et ont contesté avec force le féminisme dominé par les Blancs, que les choses ont changé, poursuit le mythe. Les universitaires féministes afro-américaines - par exemple Kimberlé Crenshaw, Patricia Hill Collins, bell hooks et bien d'autres - ont alors pris l'initiative d'introduire l'assignation raciale dans l'analyse féministe. Dans certains cas, elles ont également abordé la question de la classe. Leur leadership durement acquis sous la bannière de l'"intersectionnalité" a enfin permis de rompre avec les erreurs du féminisme dit "blanc".

Dans les années 1980 et par la suite, ce récit chronologiquement confus est devenu hégémonique parmi les féministes blanches et noires, même celles qui devraient être mieux informées. Mais il est profondément problématique. Tout d'abord, il simplifie l'histoire de l'évolution très complexe du féminisme de la deuxième vague, qui s'est développé par de multiples voies et pas uniquement au sein du monde universitaire. En fait, et comme je l'explique plus loin, les féministes socialistes et marxistes[2] ont toujours prêté attention à la classe ; comment ne pas le faire ! Et la "race" a également joué un rôle dans leurs analyses.

Il s'agit également d'un point méthodologique : l'histoire est toujours complexe et multidimensionnelle, et nous devons nous méfier des récits à note unique. Un récit peut être hégémonique sans pour autant faire taire les voix alternatives. De même, un récit hégémonique à un moment donné peut perdre sa position dominante à un autre moment. C'est ce qui est arrivé, je crois, aux analyses socialistes-féministes dans les décennies qui ont précédé l'apogée de l'intersectionnalité.

Un autre problème du récit standard est qu'il peut nous rendre aveugles aux preuves historiques qui contredisent ce récit. En d'autres termes, il fonctionne comme un paradigme kuhnien, menaçant de rendre invisibles toutes les données qui ne correspondent pas au récit standard. Je l'appellerai le paradigme du "féminisme blanc". Comme tous les paradigmes, il a une certaine validité, mais dans l'ensemble, il fausse l'histoire, ce qui a de graves conséquences.

L'historique

Que s'est-il donc "réellement" passé ? Et pourquoi est-il important de corriger les données historiques[3] ? Pour répondre à ces questions, il faut remonter au-delà des années 1980, jusqu'aux années 1960 et même avant. Dans les années 1960 et 1970, l'activisme et les analyses socialistes-féministes étaient des forces importantes au sein du mouvement des femmes naissant. De nombreuses féministes socialistes soutenaient que trois systèmes (ou dimensions de la différence, ou autre) - la race, la classe et le sexe - interagissaient dans la vie des gens, qu'ils en soient conscients ou non. Ces systèmes sont généralement considérés comme interagissant simultanément et inextricablement liés dans une matrice de privilèges et de domination.

Il était également sous-entendu que la “race”, la classe et le genre étaient en quelque sorte des phénomènes comparables, et qu'ils avaient le même poids ou la même importance. En supposant que les différentes dimensions du cadre “race”/classe/genre sont comparables, voire équivalentes, les féministes socialistes faisaient une déclaration politique importante à l'époque : à savoir qu'aucun élément de la trilogie ne pouvait être considéré comme prioritaire. Ainsi, la pensée “race”/classe/genre des féministes socialistes pouvait se distinguer politiquement et analytiquement du féminisme radical (dont on disait qu'il donnait la priorité au genre), d'une part, et du socialisme traditionnel (qui donnait généralement la priorité à la classe), d'autre part. Dans une période d'activisme intense, cette position politique a beaucoup compté.

Le trio “race”/classe/genre est rapidement devenu un mantra, un ensemble de facteurs dont il fallait toujours tenir compte et qu'il fallait codifier dans des slogans politiques, des prises de position, des listes de revendications, etc. Et dans la mesure où le féminisme s'est solidement implanté dans les universités au cours des années 1970 et après, la trilogie “race”/classe/genre a dû être reflétée dans les articles, les revues, les titres, les programmes d'études et les manuels. En tant que cadre d'analyse et d'action politique, “race”/classe/genre - également connue sous le nom de "trilogie" - semblait être nouveau et puissant.

En d'autres termes, la réflexion sur la “race”, la classe et le genre n'est pas née des activités des universitaires féministes noirs au cours des années 1980. Elle a plutôt émergé parallèlement aux mouvements féminins et autres mouvements sociaux des années 1960 et du début des années 1970. En effet, un grand nombre des premiers mouvements de libération de la femme sont apparus au cours des années 60 et au début des années 70, en même temps que d'autres mouvements sociaux.

Les militants avaient eux-mêmes participé aux mouvements des droits civiques/de libération des Noirs et aux mouvements anti-guerre. Ma propre trajectoire peut servir d'exemple : en 1964 et 1965, j'ai travaillé avec le Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC) dans le Mississippi ; dans le Nord, j'ai soutenu le mouvement anti-guerre et j'ai rejoint avec enthousiasme le mouvement de libération des femmes lorsqu'il s'est mis en place à la fin des années 1960. Il n'est pas surprenant que j'aie utilisé le modèle “race”/classe/genre dans mes deux premiers articles féministes (Vogel, 1971 ; 1974).

Au fil du temps, le cadre analytique “race”/classe/genre s'est élargi pour inclure d'autres facteurs susceptibles de jouer un rôle dans les privilèges ou l'oppression : l'ethnicité, la sexualité, la géographie, la religion, la culture, l'identité de genre, la capacité/le handicap, et ainsi de suite. De manière quelque peu embarrassante, le cadre race/classe/genre commençait à ressembler à une liste de blanchisserie. En outre, plus les facteurs étaient nombreux, plus les interactions devaient être examinées, ce qui posait de sérieux problèmes de gestion.

Dans les années 1980, de nombreux mouvements sociaux d'opposition des décennies précédentes ont subi diverses formes d'attaques, y compris une répression violente. Pourtant, le mouvement de libération des femmes, aujourd'hui appelé féminisme, a survécu et s'est même développé. Et les nouvelles générations d'étudiants et de chercheurs entrant dans les universités dans les années 1980 et suivantes comprenaient beaucoup de personnes qui n'avaient jamais participé à un mouvement social ou réfléchi au phénomène de la "diversité". À mon avis, c'est dans ce contexte que l'histoire des années 1960 a été réécrite, d'abord par les médias, puis par les universitaires féministes eux-mêmes. Comme il a dû être plus excitant de placer les tournants historiques les plus significatifs dans sa propre chronologie.

Comment sommes-nous passés du concept immensément populaire de “race”/classe/genre au concept immensément populaire d'intersectionnalité ? Pourquoi un mantra a-t-il remplacé l'autre ? À mon avis, ce ne sont pas seulement les interventions de Crenshaw et d'autres universitaires noirs qui sont en cause, aussi importantes soient-elles. C'est le contexte dans lequel elles ont eu lieu qui est en cause. Quelque chose dans ce contexte a dû rendre l'intersectionnalité particulièrement attrayante et la race/classe/genre moins attrayante (voir également la note 1 ci-dessus).

Peut-être que l'intersectionnalité, comme la "diversité", semblait mieux à même de tout inclure de manière accessible et nuancée, tout en préservant l'autonomie des systèmes spécifiques au sein de l'unité de l'intersectionnalité. En revanche, race/classe/genre, et encore moins la liste de blanchisserie, ont pu sembler trop encombrants, trop affirmés, à l'ère du postmodernisme et de la déconstruction.

Une autre caractéristique attrayante de l'intersectionnalité par rapport à la race/classe/genre est qu'elle élude les mots puissants de race et de classe - avec leur capacité à évoquer non seulement l'oppression, mais aussi la violence et le chaos, et leurs gestes implicites en faveur de la justice sociale et du changement structurel. Il est préférable d'obscurcir le sens de ces décennies conservatrices. Je pense aux sources de financement, aux comités de titularisation, etc., ainsi qu'aux jeunes chercheurs qui cherchent à se faire une place dans le monde universitaire.

Origines

Jusqu'à présent, j'ai soutenu que la conceptualisation de la "diversité" en termes de race/classe/genre était courante chez les femmes libérées de gauche dans les années 1960 et 1970. Mais d'où vient-elle ? A-t-il été inventé, comme d'autres concepts de la libération des femmes, tels que le "sexisme" ou le "féminicide" ? Ou le mouvement de libération des femmes en a-t-il hérité ?

Je pense qu'il est très probable que la conceptualisation “race”/classe/genre qui est devenue populaire dans les années 1960 soit issue d'une tradition centenaire, transmise dans l'expérience vécue et l'activisme des

femmes afro-américaines. Je trouve les preuves de cette hypothèse dans les travaux et les écrits de Maria Miller Stewart, Sojourner Truth, Anna Julia Cooper, Mary Church Terrell, Pauli Murray et d'autres. Ces militantes - souvent citées par les auteurs de l'intersectionnalité comme des précurseurs intéressants, mais sans lien entre eux - pourraient en fait avoir été les porteuses d'une tradition féministe noire vivante qui a été reprise plus tard dans l'article de Fran Beal de 1969 sur la "double incrimination", dans la déclaration du Combahee River Collective de 1977, dans l'article de Kimberlé Crenshaw de 1989 sur l'intersectionnalité, etc. (Beal, 1970 ; Combahee River Collective, 1977 ; Crenshaw, 1989). Les femmes noires et blanches actives au sein du Parti communiste américain ont certainement joué un rôle important dans cette transmission. Selon l'historienne Kate Weigand, dans les années 1930 et 1940, "les publications communistes utilisaient régulièrement les termes "triple fardeau" et "triple oppression" pour décrire le statut des femmes noires" (Weigand, 2001, 99 ; voir également McDuffie, 2011).

D'autres termes ont été utilisés, notamment "triple exploitation" et "double emploi". La plus grande représentante de la pensée du triptyque race/classe/genre avant les années 1960 est sans doute Claudia Jones, éminente dirigeante noire du Parti communiste des États-Unis (CPUSA) et du Congress of American Women (Boyce Davies, 2008, 2011 ; Lynn, 2014).

Dans ma propre expérience de militante et d'universitaire marxiste-féministe en herbe dans les années 1960[4], le cadre analytique "race"/classe/genre m'a semblé familier et immédiatement disponible. Je n'ai pas eu à y réfléchir en profondeur, et encore moins à l'inventer. Se peut-il que j'aie appris ce cadre de mes parents de gauche ?

En bref, les féministes noires ont eu raison de reconnaître à Crenshaw et à d'autres universitaires noirs le mérite d'avoir mis en avant l'intersectionnalité dans les années 1980, mais elles ont manqué l'occasion d'ancrer leur contribution plus profondément dans le contexte historique de la vie des femmes noires.

Les non-historiens pourraient se demander pourquoi il est important que l'histoire soit correcte. Peut-être suis-je simplement pointilleuse ? Je pense que c'est surtout important pour ce qui est perdu lorsque nous nous trompons sur l'histoire. Comme je l'ai déjà mentionné, nous passons à côté de beaucoup de choses lorsque nous adhérons au paradigme du "féminisme blanc". Nous négligeons l'importance des nombreuses militantes noires qui, pendant plus d'un siècle, ont forgé une tradition de résistance. Nous négligeons le rôle du Parti communiste américain et du Congrès des femmes américaines. Nous négligeons les contributions des militants et des écrivains communistes et de gauche, qu'ils soient blancs ou noirs. D'autres histoires sont également occultées par le paradigme du "féminisme blanc". Cela nous fait oublier que certaines des femmes blanches qui étaient actives dans les mouvements de libération des Noirs des années 60 ont également participé à la fondation du mouvement de libération des femmes. En outre, le leadership fourni par des femmes noires comme Pat Robinson - qui a formé en 1960 le groupe de femmes de Mount Vernon/New Rochelle qui a attiré toute une série de femmes noires de la classe ouvrière - disparaît. Le paradigme du "féminisme blanc" marginalise encore davantage l'importance de l'activisme autour des droits à l'aide sociale, qui était une question et un mouvement féministe et de classe qui a commencé bien avant l'apogée du féminisme de la deuxième vague.

Sans accès à l'historique complet des années 1960 et antérieures, nous nous retrouvons avec une histoire inquiétante d'hostilité entre les universitaires féministes noirs et blancs qui a soudainement émergé dans les années 1980. Nous pouvons faire mieux.

Modèles et objectifs

Enfin, permettez-moi de vous faire part de quelques réflexions sur l'utilité de concepts tels que la race/classe/genre et l'intersectionnalité. Je les considère comme essentiellement descriptifs. En d'autres

termes, ils fournissent un cadre conceptuel pour décrire et étudier la "diversité", mais ils n'expliquent rien en eux-mêmes. À proprement parler, ils sont donc imprécis et certains s'opposent à leur utilisation.

Néanmoins, je pense que ces concepts peuvent encore être utiles en tant que premières approximations. Ils offrent une manière attrayante, bien qu'inadéquate, de parler des relations entre les multiples "dimensions de la différence" telles que la race, la classe et le sexe. Et pour ceux qui ne connaissent pas encore ces questions, ils peuvent servir de mécanismes de sensibilisation. Par exemple, un projet du Centre pour les victimes de la torture, basé dans le Minnesota, présente l'intersectionnalité comme un moyen d'aller "au-delà des questions uniques et des politiques identitaires". Plus précisément, "l'intersectionnalité est à la fois une lentille pour voir le monde de l'oppression et un outil pour l'éradiquer"[5]. Le projet présente également des études de cas de tactiques réussies en matière de droits de l'homme, élaborées et déployées à l'aide de sa "boîte à outils stratégique". Je ne voudrais pas être la personne qui réprimande ces militants pour avoir utilisé un concept erroné.

À long terme, les efforts marxistes-féministes pour conceptualiser la "diversité" nécessitent plus qu'une nouvelle métaphore ou un nouveau mot à la mode (Davis, 2008). Un demi-siècle après que les féministes socialistes ont commencé à réfléchir à ces questions, nous vivons dans un paysage politique et théorique modifié. Aujourd'hui, relativement peu de féministes s'identifieraient comme socialistes-féministes. Elles sont encore moins nombreuses à se considérer comme marxistes-féministes, mais celles qui le sont ont accès à un discours marxiste international vivant qui était totalement absent auparavant.

Je pense que nous pouvons à ce stade aller au-delà de certaines des conceptualisations précédentes. Je commencerais par écarter l'hypothèse selon laquelle les différentes dimensions de la différence - par exemple, la race, la classe et le sexe - sont comparables. Bon gré mal gré, cette hypothèse de comparabilité conduit à s'intéresser à l'identification des parallèles et des similitudes entre les catégories de différences et à minimiser leurs particularités. De même, elle peut suggérer que les différentes catégories ont le même poids causal.

Une fois que nous avons abandonné le modèle de comparabilité, nous pouvons sortir du petit cercle étroit des catégories supposées similaires. Notre tâche théorique consisterait alors à nous concentrer sur les spécificités de chaque dimension et à développer une compréhension de la manière dont elles s'intègrent - ou ne s'intègrent pas - dans l'ensemble de l'économie.

Ce processus pourrait déboucher sur une ou plusieurs lentilles permettant d'analyser les données empiriques[6].

En ce qui concerne la réflexion sur les classes, nous disposons d'une abondante littérature, qui remonte à Marx lui-même. Traditionnellement, cette littérature a ignoré les questions de genre et de “race”, en supposant que la classe était la dimension fondamentale. Plus récemment, des progrès ont été réalisés dans la reconnaissance du rôle distinctif de la classe sans rejeter entièrement les autres dimensions. Martha Gimenez (2001 ; 2018), par exemple, a longtemps soutenu que la trilogie devait être abandonnée, souhaitant la remplacer par un "retour à la classe, reconnaissant la nature de classe de la société américaine et les relations d'oppression qui la fragmentent". Écrivant dans une perspective de science politique, Victor Wallis (2015, 604) explore "la spécificité structurelle de la domination de classe par rapport aux structures d'oppression croisées encadrées par la race, le genre, la sexualité ou d'autres critères." En d'autres termes, il devient possible, voire acceptable, de reconnaître la classe comme un élément clé tout en intégrant des analyses d'autres facteurs.

Pour le genre, le point de départ pourrait être la "Théorie de la reproduction sociale", une nouvelle perspective qui est encore en cours de développement. Mon livre *Marxism and the Oppression of Women : Toward a Unitary Theory*[7] (1983, 2013) a été qualifié de fondement de la Théorie de la reproduction sociale. Dans ce qui suit, j'esquisse quelques-uns des éléments de la théorie de la reproduction sociale, tels que je les

comprends.

Le terme " reproduction sociale " vient de Marx, bien sûr, mais aussi de ma discussion sur une " perspective de reproduction sociale ", que j'ai opposée à une " perspective de systèmes doubles " (Vogel, 2013, 133-136, et *passim*). La théorie de la reproduction sociale est censée offrir une perspective " unitaire " sur la question de l'oppression des femmes. Le mot " unitaire " n'apparaît que dans le sous-titre du livre (*Toward a Unitary Theory*) ; il est totalement absent du texte. Néanmoins, les collègues sont convaincus que le terme "unitaire" est une caractéristique significative de la théorie de la reproduction sociale. Je pense qu'ils s'y accrochent pour deux raisons. Premièrement, elle marque un rejet définitif de la théorie des deux systèmes qui a dominé la pensée socialiste-féministe pendant si longtemps. Deuxièmement, il promet une solution théoriquement unifiée. Comme le dit Tithi Bhattacharya (2013), "l'idée la plus importante de la théorie de la reproduction sociale est que le capitalisme est un système *unitaire* qui peut intégrer avec succès, bien que de manière inégale, la sphère de la reproduction et la sphère de la production. Les changements dans une sphère créent ainsi des ondulations dans une autre".

Ferguson et McNally (2013, xxiii) soulignent l'originalité du livre dans sa lecture de Marx:

Plutôt que de greffer un récit matérialiste de l'oppression de genre sur l'analyse du capitalisme de Marx - et de se heurter à l'éclectisme méthodologique qui affecte la théorie du double système - Vogel propose d'étendre et d'élargir la portée conceptuelle des catégories clés du *Capital* afin d'expliquer rigoureusement les racines de l'oppression des femmes. [Elle sonde les absences théoriques du *Capital*, là où le texte est largement silencieux [et] pousse ainsi les propres innovations conceptuelles du *Capital* à des conclusions logiques qui ont échappé à son auteur et à des générations de lecteurs.

La puissance de la théorie de la reproduction sociale réside, selon moi, dans le fait qu'elle théorise la vie des femmes de la classe ouvrière dans le cadre du processus global d'accumulation capitaliste. Oui, la "classe" - ou mieux, le processus d'accumulation capitaliste - est essentielle, mais tant que le capitalisme dépend de la force de travail des êtres humains, la "classe" et le "genre" ont des fondements matérialistes et un lien intime l'un avec l'autre.

Il n'en va pas de même pour la "race". La "race" m'a toujours semblé être l'élément le plus problématique de la soi-disant trilogie. Je pense qu'il faut commencer par utiliser l'analyse de Barbara Fields qui considère la "race" dans le contexte américain comme idéologique.

L'idéologie raciale a fourni les moyens d'expliquer l'esclavage à des gens dont le terrain était une république fondée sur des doctrines radicales de liberté et de droits naturels et, plus important encore, une république dans laquelle ces doctrines semblaient représenter fidèlement le monde dans lequel vivaient tous les individus, à l'exception d'une minorité. Ce n'est que lorsque le déni de liberté est devenu une anomalie apparente, même pour les membres les moins observateurs et réfléchis de la société euro-américaine, que l'idéologie a systématiquement expliqué l'anomalie... La race expliquait pourquoi certaines personnes pouvaient à juste titre être considérées comme des esclaves et se voir refuser ce que d'autres considéraient comme acquis : la liberté, censée être un don évident du Dieu de la nature. (Fields, 1990, 114.)

Dire que la "race" est idéologique ne signifie pas qu'elle n'est pas réelle - en fait, puissamment réelle, comme l'ont démontré les historiens et comme nous le vivons tous les jours aux États-Unis.

Cette discussion révèle une autre façon dont la notion de trilogie de facteurs comparables est insuffisante. La race, la classe et le sexe ne sont en aucun cas comparables d'un point de vue ontologique. Le terme "classe" est un indicateur abrégé qui pointe vers le domaine de l'accumulation capitaliste, où la force de travail est consommée et la plus-value produite. Dans la mesure où les processus biologiques contribuent à la reproduction de la force de travail, le "genre" recoupe la "classe", mais ne lui est pas logiquement nécessaire[8]. La "classe" et le "genre" peuvent tous deux être analysés dans l'abstrait, faisant partie du système d'accumulation capitaliste compris au niveau théorique. Mais la "race" est à part - plus réelle et au

moins aussi dommageable dans nos vies quotidiennes, je pense - que la classe ou le genre.

Pour aller plus loin :

- Lise Vogel, *Une analyse matérialiste de l'oppression des femmes*, Éditions sociales, 2022.
- Barbara J. Fields, "Esclavage, race et idéologie aux États-Unis d'Amérique", *New Left Review*, 181 (mai-juin), 1990, 95-118.
- Victor Wallis, "Intersectionality's Binding Agent : The Political Primacy of Class", *New Political Science*, 37:4 (décembre), 2015, 604-619.

Notes de bas de page :

[1] Par souci de simplicité, j'ai basé ma discussion sur des exemples et l'histoire des États-Unis. Je laisse également de côté certains problèmes épineux d'idéologie, bien que je sois en grande partie d'accord avec Martha Gimenez, qui écrit (dans une communication privée, 26 janvier 2017) :

Je pense qu'une référence à une "histoire de la conceptualisation de la diversité" doit soulever quelques considérations sur la façon dont l'émergence de la "diversité", en tant que concept, a également été concomitante au processus de culturalisation de l'inégalité, de l'oppression et de l'exploitation. La notion de diversité, je crois, fait partie du processus d'obscurcissement de la nature politique des théories féministes et des théories de l'oppression, de l'exclusion et de l'exploitation raciales et ethniques, en réduisant leurs revendications et leurs objectifs à l'intégration dans les institutions professionnelles et éducatives.

La préoccupation pour la diversité laisse de côté l'attention portée aux changements structurels qui pourraient bénéficier au groupe et la remplace par une mobilité ascendante pour quelques-uns.

(Voir également Benn Michaels, 2006 ; Fields, 2000, 118 ; Ahmed, 2012 ; Cabrera, 2006 ; et James, 2016.)

[2] Il n'est pas possible de séparer un féminisme socialiste d'un féminisme marxiste tels qu'ils étaient pratiqués dans les années 1970. C'est pourquoi j'utilise le terme de féminisme socialiste de manière inclusive, en suivant généralement l'usage américain contemporain. De la fin des années 1960 au milieu des années 1970, l'expression "libération de la femme" était courante et visait à distinguer les branches plus jeunes et vraisemblablement plus radicales du mouvement des femmes du féminisme dit bourgeois de la National Organization for Women (Organisation nationale pour les femmes). Au sein du mouvement de libération des femmes, les féministes socialistes formaient une tendance distincte. À la fin des années 1970, le terme "libération des femmes", avec sa connotation de transformation radicale allant au-delà de l'égalité des droits, a été remplacé par le terme "féminisme". Le féminisme était désormais un terme plus large qu'auparavant, reflétant peut-être l'importance décroissante des branches distinctes au sein du mouvement des femmes.

[3] J'ai tenté pour la première fois de rectifier l'histoire dans un article publié il y a 25 ans dans le *Journal of Women's History* (Vogel, 1991). Comme dans cet article, j'ai contesté l'histoire mythique de l'origine et je me suis demandé pourquoi elle était devenue idéologiquement dominante, même parmi les féministes progressistes. En vain. Ce n'est que récemment que sont apparues des études et des analyses qui rendent compte de manière plus précise des développements survenus dans les années 1960 et 1970. Voir en particulier Evans, 2015 ; Giardina, 2010 ; Collins et Bilge, 2016, ch. 3 ; et Taylor, 2017.

[4] Lillian Robinson (1978) raconte de manière vivante ce que c'était que de faire ce type d'études tout en

participant au mouvement émergent de libération des femmes dans les années 1960 et au début des années 1970.

[5] https://www.newtactics.org/conversation/intersectional-human-rights-organizing-strategy-building-inclusive-and-transformational

[6] Pour la métaphore de la théorie en tant que lentille, voir Vogel, 2000 ; réimprimé dans Vogel, 2013, 183-198. Pour ma vision de la théorie comme étant nécessairement abstraite et disjointe de l'investigation empirique, voir *ibid*. et surtout 184-195.

[7] Lors de sa première publication en 1983, *Marxism and the Oppression of Women* a été peu remarqué. (Ferguson et McNally [2013] ont replacé la mauvaise réception du livre dans son contexte historique). Trente ans plus tard, en 2013, Brill et Haymarket l'ont réédité dans une nouvelle édition qui comprend deux textes supplémentaires. L'un est l'excellente introduction de Susan Ferguson et David McNally, "Capital, Labour-Power, and Gender Relations". L'autre est un article que j'ai publié en 2000, "Domestic Labor Revisited", avec l'intention de rendre certains de mes arguments plus accessibles. Republié sous cette forme, *Marxism and the Oppression of Women* a suscité beaucoup d'intérêt, notamment parce qu'il sert de base à la théorie de la reproduction sociale.

[8] Pour des exemples montrant que la reproduction de la force de travail ne nécessite pas nécessairement des processus biologiques, voir Vogel, 2013, chapitres 10 et 11.

Pour citer cet article :

Lise Vogel, «Par-delà l'intersectionnalité», *Silomag*, n°17, septembre 2023. URL: https://silogora.org/par-dela-lintersectionnalite/